

**SUR BRASSENS ET AUTRES
ENFANTS D'ITALIENS**

**La valise
dans le
grenier**

Alain
Pério

Collection 2023-2024

ALAIN PÉRIO

LA VALISE DANS LE GRENIER

Elle est au centre de la table, luisante, bien lustrée. Elle ? C'est la valise que Lina a retrouvée dans son grenier, cette valise oubliée depuis longtemps et dans laquelle elle avait rassemblé les papiers de son père et des photos d'autrefois.

Je me suis dit que ça pourrait t'intéresser, toi qui enquêtes sur l'émigration italienne en France. Et puis ça m'aidera à faire remonter les souvenirs puisque tu veux que je te raconte notre vie d'émigrés.

Elle soulève le couvercle de la valise, tire une photo encadrée, elle y dépose un baiser furtif

Voilà papa quand il faisait son service militaire. Qu'il a l'air jeune ! Je vais le mettre sur le manteau de la cheminée, il nous portera conseil.

Aussitôt dit aussitôt fait, Lina allume une petite bougie qu'elle place devant le cadre... ce père vénéré.

Il est arrivé avec ma mère ma sœur et moi en février 1947 à Toulouse. Moi j'avais neuf mois. J'étais si petite qu'on aurait pu me porter dans la valise, comme disait maman.

Rire. Sans contrat de travail en poche, ils avaient quitté Casale sul Sile (en Vénétie, dans la province de Trévise) où ils habitaient avec le reste de la famille. Ils avaient appris par un parent qui était régisseur d'une propriété qu'on cherchait des *contadini* à Cugnaux, un village au sud de Toulouse, que la vie était meilleure qu'en Italie. Elle n'avait pas été tendre la vie, deux clichés de fillettes, des sœurs mortes en bas âge...

Tiens voilà la photo du tonton et de la *zia*, bien des années plus tard. J'ai téléphoné à la tante pour lui demander des informations, mais elle ne se rappelle rien de notre voyage ni comment on est arrivé chez eux. Elle se souvient seulement qu'on avait l'air en bonne santé et pas « stressés », la valise à la main avec les choses de première nécessité et des papiers, comme ces extraits de casier judiciaire qu'il fallait présenter pour trouver un travail.

Lina me montre deux feuillets jaunis timbrés aux noms de Vittorio et Angela Pezzato.

Souvent mon papa nous racontait sa guerre, moi je n'écoutais que d'une oreille mais je me souviens que son navire avait été coulé par les Allemands et qu'il avait réussi à nager jusqu'à une île où, seul rescapé du naufrage, il avait survécu en mangeant des figues et du raisin. Tu te rends compte le seul rescapé...

Un regard vers la photo. L'île de Busi à l'ouest de la côte dalmate en Yougoslavie, comme nous l'apprennent ses papiers militaires. Ils nous le décrivent aussi : un homme (né en 1912) de 1,68 m, aux cheveux plats grisonnants, aux yeux marron nez droit teint clair, sans signes particuliers, niveau d'instruction élémentaire, profession agriculteur. Angela et lui forment un joli couple sur la photo d'avant-guerre, bien habillés, regard droit vers l'objectif.

Imagine, ils sont partis sans savoir un mot de français, c'est nous qui le leur avons appris. Ma sœur est allée tout de suite à l'école. Moi, plus tard. Il ne fallait pas parler italien à la maison. Pourtant bien des années plus tard j'ai commencé à l'apprendre avec la Dante de Toulouse. Oui, on nous a traités de macaronis, mais pas beaucoup plus de manifestations discriminatoires. Comme les Nord-Africains maintenant, mais nous on avait la même religion que les Français. D'ailleurs mon père était bien content de n'avoir eu que des filles, avec la guerre d'Algérie, ça faisait des jalousies ces fils d'Italiens qui n'étaient pas mobilisés...

Pour trouver du travail, un logement il fallait bien s'exprimer en français. L'oncle et la tante déjà installés ont fait les truchements, le curé des Italiens aussi surtout pour les rapports avec l'administration.

Je ne retrouve pas le nom de ce curé. Il était dévoué, il organisait des pèlerinages dans la région, Pibrac, Lourdes, des voyages en Italie pour revoir les familles, les maisons. J'étais encore petite, nous sommes retournés à Casale, faire la connaissance *della nonna e del nonno*. Ah, le nom de ce curé, je l'ai sur le bout de la langue... Il mettait aussi en rapport les Italiens entre eux.

Avec le travail, le logement a été fourni meublé. Lina a gardé certains meubles, un canapé, un buffet... De la valise d'Ali Baba, Lina tire un autre trésor, une autre photo, de celles que faisaient des photographes sur les trottoirs dans les années cinquante, cinq hommes marchent de face bras dessus bras dessous, les passants les regardent amusés.

Eccolo qui il Babbo, ici le *zio* de Cugnaux et là un beau-frère ; mon père l'avait fait venir, mais il n'est pas resté, sa femme ne s'est pas habituée, ils sont repartis en Italie. C'était le jour de la fête au village, à cette occasion comme à la fin des moissons les Italiens se retrouvaient, faisaient un grand repas qu'on trouvait bien long avec ma sœur. Souvent à la fin on demandait à mon père et à ma mère de chanter.

On les faisait même monter sur la table ! Ils avaient une jolie voix tous les deux. *Santa Lucia*, une chanson où il était question *degli Alpini*. Pour les gros travaux des champs il y avait de l'entraide, les moissons, les vendanges, tous s'y mettaient.

Angela aussi travaillait aux champs, elle tenait sa maison et faisait la cuisine, la sauce tomate, les pâtes, la *polenta*, les *gnocchi* et la *baccalà* étaient des incontournables. À Pâques, elle faisait le gâteau en forme de colombe. Les filles devaient aider et trouvaient cela fastidieux.

La famille était très pieuse et pratiquante.

Je me souviens que l'étable n'était séparée de ma chambre que par une cloison et le dimanche matin j'entendais mon père chanter l'office en trayant les vaches. Ah ça y est ! Je l'ai retrouvé, le prêtre des Italiens s'appelait Don Masiello !

Si Vittorio devait avoir un regret, c'est celui d'être séparé des siens, mais pas de regret par rapport au pays d'accueil et si cela avait été à refaire il l'aurait refait. Il est retourné plusieurs fois au pays et à chaque retour il décrivait des conditions de vie difficiles et disait qu'il ne regrettait pas le choix de l'expatriation. Angela est aussi retournée au pays, bien que moins souvent. Le frère de Vittorio, employé des chemins de fer italiens, souhaitait le retour du couple en Italie et se faisait fort de trouver un emploi de cheminot à Vittorio, mais tous les deux ont préféré rester dans leur Midi toulousain. Peu d'années après leur arrivée Vittorio et Angela se sont fait rayer des listes électorales de Casale sul Sile et n'ont jamais renvoyé le formulaire de réinscription. Tout cela marque leur préférence pour la France. Pourtant ils n'ont jamais demandé la naturalisation française.

La bougie s'éteint, quelqu'un frappe à la porte, le portrait du *Babbo* se retrouve vite fait *nella valigia dei tesori passati* qui se referme. Lina va ouvrir.

Texte extrait de *Sur Brassens et autres « enfants » d'Italiens*, ouvrage collectif dirigé par Isabelle Felici et publié en 2017 par les Presses universitaires de la Méditerranée - PULM.